

Liban

Karim Mroué, éternel rebelle



Portrait de la semaine

Il a été l'une des figures de proue du Parti communiste libanais au XXe siècle. Une longue conversation à bâtons rompus révèle une personnalité intransigeante sur les principes, indépendante, n'hésitant pas une seconde à s'engager sur la voie de la remise en question.

Suzanne BAAKLINI | OLJ

Dans son appartement de la rue Mar Élias en plein Beyrouth, Karim Mroué nous reçoit dans une pièce où trônent les photos de ses deux enfants et trois petits-enfants. Sa vie n'a toutefois pas été un long fleuve tranquille. À 87 ans, son regard vif s'anime dès qu'il relate les (très) nombreuses péripéties de sa vie, avec un franc-parler et une intégrité morale qui ne le font reculer devant aucune remise en question,

aucune critique, sans complaisance ni pour lui-même ni pour les autres. Même l'histoire du socialisme et du communisme international n'y échappe pas.

Sa vie, commencée le 8 mars 1930 dans le village sudiste de Haris, n'est pas seulement une page de l'histoire libanaise, mais de l'histoire arabe. Comme il le dit lui-même, sa conscience politique s'est développée très tôt, et il continue d'observer les développements attentivement. Tant et si bien qu'à une question sur son message aux générations montantes, Karim Mroué répond par un « projet » qu'il entreprend actuellement, en vue de la naissance d'un « mouvement démocratique civil » dont le Liban, ainsi que les pays arabes, ont tant besoin, en vue « d'initier un esprit de changement, un esprit démocratique civil devant déboucher sur des régimes réellement démocratiques et pluriels »...

Le parcours même de Karim Mroué est celui d'un esprit libre et rebelle. Né dans une famille chiite religieuse du Sud, d'un père cheikh qui avait néanmoins une vie sociale et professionnelle active, il a été initié très tôt aux valeurs religieuses, mais aussi aux débats sur des sujets divers, la maison familiale étant un lieu de rencontre perpétuel pour toute sorte de personnes. « Mon père nous a

inculqué les valeurs religieuses et pas seulement les rites, en l'occurrence l'autonomie, l'indépendance, l'ouverture aux autres, la tolérance... » se souvient-il.

Son enfance « heureuse » à Haris, où il a vécu proche de la nature, à quelques pas de la Palestine qui était toujours ouverte aux enfants du Sud, lui laisse aujourd'hui un goût de nostalgie. « L'histoire du Sud et de Jabal Amel se caractérise par une culture d'ouverture, de tolérance et de civilisation, dit-il. Il est vrai qu'il y avait un système féodal, mais les partis étaient tous présents. Or le Liban-Sud a été totalement séparé de son histoire depuis que certaines forces politiques ont mis la main sur lui pendant un tiers de siècle. »

Vers 13-14 ans, la vie du jeune Karim Mroué connaît un changement radical, puisque sa famille déménage à Tyr. L'adolescent, qui avait appris le Coran dans son village, passe à une éducation plus laïque dans une école jaafarite, où il se révèle brillant élève. C'est à ce moment aussi qu'il se transforme en lecteur assidu, avec un intérêt éclectique, de journaux comme de livres, découvrant entre autres Gibran Khalil Gibran, qui le fascinait par sa rébellion contre les traditions. Plus encore, il cesse d'être pratiquant. « Je ne l'ai pas dit à mon père, même si je crois qu'il l'a senti », reconnaît-il.

Éveil de la conscience politique

« En 1945, à l'âge de quinze ans, j'ai décidé de me considérer comme nationaliste arabe, sans adhérer à aucun parti et tout en ayant des amitiés dans différents partis de gauche comme le Parti communiste ou le Parti socialiste progressiste », raconte Karim Mroué.

Les conditions financières difficiles de la famille, en 1947, devaient lui faire franchir un pas qui allait développer encore plus cette conscience politique naissante : son père l'envoie vivre chez son propre cousin, le grand penseur Hussein Mroué, à Bagdad. « J'avais 17 ans et j'avais commencé à écrire dans plusieurs publications, raconte-t-il. Sous le choc de l'annonce de la décision de partition de la Palestine, un article intitulé "Il faut une révolution" a été publié par un journal irakien auquel je l'avais envoyé par la poste. » C'est en Irak aussi qu'il participera à une première intifada dans la rue.

La Nakba en Palestine, en 1948, achèvera de l'éloigner du nationalisme arabe, dont il dénoncera l'inaction, et Karim Mroué ne tardera pas à se découvrir des affinités avec les idées communistes.

« Pour moi, l'action de l'Union soviétique contre le nazisme et le fascisme correspondait à mes idées contre le racisme », explique-t-il. Durant des années, en Irak puis au Liban (après 1949), Karim Mroué devait se déclarer communiste, allant même jusqu'à se porter candidat aux élections estudiantines de la nouvelle Université libanaise en tant que tel, sans pour autant adhérer au parti. Le jeune homme, très attaché à ses principes avant tout, dénonçait le fait que de grandes figures telles que Farjallah Hélou ou Raïf Khoury étaient mises de côté par des cadres du parti par trop rigides. C'est finalement l'intellectuel Raïf Khoury lui-même, devenu un ami, qui le convaincra d'adhérer au parti pour militer de l'intérieur.

Karim Mroué se souvient, non sans une tendresse perceptible dans la voix, avoir précisé dans sa demande d'adhésion : « Je suis un nationaliste arabe communiste, qui veut entrer dans ce parti parce que le but de celui-ci est de libérer l'être humain. »

(Pour mémoire : « Chapitres de mon expérience », de Karim Mroué : Une lecture critique de cinquante années de militantisme)